

A large group of young people, likely students, are sitting on wide concrete steps in front of a building with many windows. The scene is outdoors and appears to be from the 1960s or 1970s, based on the clothing and hairstyles. The people are dressed in casual attire, including sweaters, jackets, and jeans. Some are looking towards the camera, while others are looking away. The overall atmosphere is one of a busy, social gathering.

# Hors programme

Nicolas Leram

Nicolas Leram

Hors programme

© Nicolas Leram, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8372-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



# 1

Lorsque j'arrive devant l'imposante façade de briques de la résidence universitaire Georges Lyon, je suis accueilli par la mine joviale de Jean-Marc, assis sur les grandes marches de l'entrée.

De tous mes camarades de promo, c'est celui dont je suis le plus proche. Nous n'avons pourtant pas grand-chose en commun : il est fils unique d'agriculteurs, et je suis le dernier d'une fratrie de trois, dont le père, commercial, habite en ville, et dont la mère est décédée. Pourtant, assis par hasard l'un à côté de l'autre lors des premiers cours en première année d'école d'ingés, nous nous sommes rapidement aperçus que nous étions presque toujours sur la même longueur d'onde et que notre complicité était instantanée, y compris pour les blagues potaches et autres gamineries.

— Salut Nic, ça va ?

— Très bien. Alors, tes vacances ?

— Quelles vacances ? Tu sais, quand tes parents ont une ferme, dès que tu rentres tu es mis à contribution pour toutes sortes de tâches, alors...

— Mmm. Au moins, ça te fait une bonne raison de ne pas planter tes études...

— Ça, c'est clair : je ferais tout ou presque pour ne pas faire le métier de fou de mes parents ! Et toi, tu as trouvé un stage ouvrier finalement ?

— Oui, enfin si l'on considère que vendre des fruits et légumes dans une grande surface en est un. Mais, il paraît que ça ne posera pas de problème au niveau de l'école.

— Bon, c'est l'essentiel. C'était bien ?

— Plutôt, oui. Un peu de manutention, beaucoup d'allers et retours entre le stock et les étals, et des clientes sympas pour la plupart, à part quelques mémères friquées, persuadées que leur mari dirigeant ou leur fils banquier leur confèrent un statut d'être humain supérieur.

— Ouais, je vois le genre.

— Le plus étonnant, c'est que, d'après les gars de la sécurité, certaines d'entre elles fauchent plein de trucs.

— Mais pourquoi, si elles ont de la thune ?

— Par jeu, pour l'excitation. Il y en a une qui est connue de tous, une mémé teinte en blond fillette façon poupée Barbie en solde. Dès qu'elle pique quelque chose, elle trotte vers la sortie avec l'empressement d'un bébé tortue qui essaie d'atteindre la mer. Elle se fait régulièrement gauler, mais on ne l'inquiète sans

doute pas beaucoup puisqu'elle recommence.

— Sinon c'était bien payé ?

— Bah, le SMIC. Mais additionné à mes petites économies, ça m'a permis d'acheter une caisse d'occase. Franchement, il était temps : l'hiver dernier, en mobylette, je risquais ma vie chaque jour de verglas !

— Salut les gars, dit, dans notre dos, la voix toujours un peu rieuse et reconnaissable entre toutes de Bruno.

C'est le seul d'entre nous qui a une piaule dans cette résidence, et comme elle est beaucoup plus proche du centre-ville que celles du campus, c'est souvent là que nous nous donnons rendez-vous lorsqu'il est question d'une virée en ville.

— Vous faites quoi ? Vous ne montez pas ? poursuit-il.

— Salut Bubune. Non, on attend les autres ici.

Il s'assoit à nos côtés, pousse un soupir de satisfaction, et nul n'est besoin d'échanger pour savoir qu'il est aussi content que nous que nous nous retrouvions, après cette coupure de deux mois.

— Qui sera là ? demande-t-il.

— Léo, Duke et Schmoll, sûr. Zwi peut-être.

— Il a dit qu'il viendrait ?

— Bah, tu le connais : avec lui tu peux t'attendre à beaucoup de choses, sauf à une réponse claire à une question. Mais il adore la Braderie et je l'imagine mal se priver du plaisir d'arpenter ce gigantesque vide-greniers de plusieurs kilomètres carrés. Sinon, tu as fait des trucs sympas pendant les vacances ?

— Pas grand-chose, un stage...

— Formateur ?

— Bof... Mon tuteur s'en foutait. Il était du genre "arrive quand tu veux, dégage dès que tu peux". Ce n'était pas très intéressant, sauf la fois où il est revenu d'une formation à la gestion de la colère.

— Et alors ?

— Il l'a trouvée nulle et ça l'a mis en rogne.

Il y repense et se met à rire tout seul. C'est tout lui, ça : il ne pense qu'à se marrer. Ça le met parfois dans des situations délicates, mais il s'en fout éperdument. En attendant, c'est très distrayant pour nous.

— Le stage de Zwi dans l'entreprise de pompes funèbres ne devait pas être folichon non plus, reprend Jean-Marc.

— Avec le grand, va savoir...

Sur ce, arrive Léo, cinquante kilos d'énergie à l'état sauvage et seule fille de

notre groupe, dont elle est une pièce maîtresse. Il peut arriver que son enthousiasme, son impétuosité et son franc-parler, qu'elle assume totalement, la conduisent à des situations imprévues. Mais on peut toujours compter sur son engagement, sa camaraderie et sa générosité.

— Salut les gars, lance-t-elle de sa voix claire, au timbre agréable.

Nous lui faisons un petit signe "bonjour" de la main, accompagné d'un grand sourire.

— Salut Léo, ça va ?

Elle se plante devant nous et sautille d'un pied sur l'autre, en manipulant le parapluie pliant qu'elle traîne partout depuis qu'elle est à Lille.

— Il va faire beau, tu sais. Tu peux laisser ton pépin dans ma chambre...

— D'accord.

Elle se retourne en entendant "le Duke" – Paul de son véritable prénom –, qui vient vers nous et chantonne "Me and Mrs. Jones", dans une vaine imitation de Billy Paul. Chaque fois que nous le voyons, une expression amusée se peint sur nos visages, car sa tête un peu ronde et son long cou renforcent l'impression qu'il donne parfois, de flotter dans un monde déconnecté de la réalité, comme un ballon. Nous devons d'ailleurs, de temps en temps, l'aider à remettre les pieds sur terre.

Plus aisé que nous sur le plan financier – ce dont il ne semble pas vraiment se rendre compte – il ne porte pas comme Jean-Marc ou moi la tenue standard, solide et bon marché de l'étudiant – pantalon de velours côtelé et pull ras-de-cou –, mais un jean, un blazer bleu marine et une chemise bleu ciel, dont le col est ouvert sur un foulard de soie, noué à la londonienne, cela va sans dire.

Le quorum étant atteint, nous décidons qu'il est temps d'étancher notre soif, et montons les escaliers massifs jusqu'à la chambre de Bruno.

— Chaque fois que je viens ici, s'étonne Jean-Marc, j'ai l'impression d'être dans une bande dessinée : c'est plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur ! Combien de chambres ?

— Dans les deux cents, je crois, et plein de salles pour divers usages.

— Ah oui, quand même...

Sitôt arrivés dans la chambrée, nous alignons sur la table les bouteilles que nous avons ramenées. Voilà : notre pré-braderie peut commencer.

La braderie est en effet une épreuve de fond et il peut s'avérer préjudiciable de démarrer trop fort. À l'instar de sportifs expérimentés, nous commençons donc notre préparation, chacun selon ses préférences : vodka-orange, Ricard, etc. La

bière reste bien entendu une valeur sûre, à condition d'éviter le Picon-bière : en raison de sa brutalité – le fameux coup de manchette derrière la nuque – nous le réservons aux activités plus sédentaires, les soirées billard, en particulier.

Là-dessus apparaît dans l'embrasement de la porte la silhouette caractéristique du grand Zwiłkowski. Michel pour ses parents, mais Zwi pour nous tous, fait presque deux mètres, a des mains qui, selon le Duke, valent celles de Rachmaninov – de vrais battoirs – et des épaules en proportion. S'il secoue un type comme une bouteille d'Orangina, la pulpe sera bien mélangée, c'est une certitude.

— Il n'a pas l'air jouasse, commente Bruno, affalé sur sa chauffeuse poire.

— Non, mais avec son visage inexpressif, tu ne peux jamais savoir ce qu'il a en tête. Les ours sont comme ça, paraît-il, ajoute Léo, songeuse.

C'est ça, pensé-je : ce type est un ours, un ours doté d'une intelligence redoutable et d'un goût immodéré pour les jeux de mots douteux, mais un ours quand même.

— Salut le Z, lance Jean-Marc.

Car Zwi est aussi notre "zident", le président du Bureau des Élèves : avec un nom pareil cela s'imposait, si toutefois sa taille et sa carrure n'avaient pas suffi. Comme l'avait finement fait remarquer Bruno, lors du vote, "personne ne voudrait s'opposer à l'élection du grand". Zwi a sans doute apprécié ce navrant jeu de mots, mais il n'a rien laissé paraître, évidemment.

— Salut à tous, répond l'ursidé, qui sort de son sac quelques bouteilles qui viennent rejoindre celles que nous avons apportées.

Nous reprenons nos préparatifs, assis sur le lit de Bruno ou par terre, l'unique chaise qui sert de table basse. Pendant que nous buvons nos boissons et piochons dans les chips et les cacahuètes, je me dis, en observant les énormes pognes du Z, les mains soignées, longues et fines du Duke, celles de Jean-Marc, puissantes, caleuses et visiblement habituées aux travaux campagnards, et les remuantes menottes aux ongles rongés de Léo, qu'elles correspondent vraiment bien à leurs propriétaires.

Après quelques ferventes libations à Hermès – dieu du commerce et des voleurs, donc très précisément de la braderie –, il est bientôt temps de nous mettre en route.

— On n'attend pas Schmoll ? s'étonne notre copine qui s'emmitoufle dans un gros pull.

— Non, précise le grand, on le retrouve au garage, près de la porte de Paris. On y va ?

— C'est parti.

\*

Comme rien ne presse et que nous avons toute la nuit devant nous, c'est d'un pas tranquille que nous remontons un petit bout du boulevard qui ceinture la ville, à l'Est. Bruno et Léo forment l'avant-garde et discutent de façon animée, comme ils le font souvent. Un sourire nous vient en observant les gesticulations de notre impétueuse camarade : elle s'exprime avec tout le corps, fait des grands gestes et lance les bras en l'air pendant qu'elle progresse alternativement en marche avant, de côté, et parfois même à reculons !

Jean-Marc suit les mains dans les poches, suivi par le Duke. Zwi et moi fermons la marche.

Parvenus au niveau du boulevard Louis XIV, nous nous y engageons, plongeons vers le centre-ville et longeons la résidence Georges Lefèvre – la petite sœur de Georges Lyon réservée aux filles –, puis les bâtiments massifs de l'Institut Pasteur et de l'École des Arts et Métiers. Quelques centaines de mètres plus loin, nous arrivons au croisement avec le boulevard des Écoles, où nous retrouvons Schmoll, à l'endroit convenu, dans une foule déjà très dense.

— Ah, quand même ! bougonne-t-il en écrasant sa clope sur un poteau. Ça fait une plombe que je poireaute ! Vous auriez pu vous grouiller un peu...

Jean-Luc – alias Schmoll, en raison de son admiration pour Eddy Mitchell –, est grand, blond et a des yeux bleus de husky. Il est aussi alsacien et chuinte très légèrement, ce qui colle assez bien avec son surnom.

— Réfléchis un peu, commente Jean-Marc avec un clin d'œil complice, si on était arrivés plus tôt, tu n'aurais pas eu à attendre et ça t'aurait privé du plaisir de râler. Et comme nous savons tous que tu aimes ça...

— C'est des conneries... grommelle l'autre.

Mais un sourire fugitif se dessine sur ses lèvres.

La braderie commence officiellement le samedi à minuit, mais bien avant, en réalité, pour beaucoup de bradeux, ceux qui campent dans les rues plusieurs jours à l'avance, afin de réserver un petit bout de territoire, de quoi installer leurs éventaires et étaler leur marchandise sur quelques tréteaux de fortune ou à même le sol.

Par "marchandise" il faut comprendre à peu près tout et n'importe quoi : fringues et godasses en tous genres, surplus militaires, bouquins, disques, quincaillerie, jeux et jouets, vaisselles, meubles, bibelots, antiquités, matériels



électriques ou électroniques, vieux bidules mécaniques, bouts de trucs et morceaux de machins, parfois impossibles à identifier, et dont on se demande bien qui pourrait les acheter et pour quoi faire. La liste exhaustive est impossible à établir. On peut même, prétend-on, s'y procurer des armes de toutes natures, échangées tard dans la nuit, dans quelques coins discrets.

Pour fêter la reconstitution du groupe au complet, nous faisons halte dans un troquet. Les taverniers y arborent des sourires engageants derrière les manettes de leurs tireuses à bière – Munich, Slavia, Eku ou Walsheim –, pendant que des odeurs de moules marinières titillent joyeusement nos narines.

— Léo, qu'est-ce que tu prends ? lance Bruno, pendant que nous tombons manteaux, vestes et pulls, puis accolons deux tables pour nous y installer.

— Pour une fois, je vais tenter une bière. Eku, c'est bon, ça ? lui demande-t-elle.

— Oh là, camarade ! C'est du costaud : plus de 10°. Si tu veux tenir toute la soirée, mieux vaut démarrer sur quelque chose de plus paisible.

— Laquelle alors ?

— Essaie une Slavia. Elle est légère, un peu amère, fruitée...

— Ah... En fait, non. Je vais continuer au rhum-coca.

Notre soif provisoirement étanchée, nous entamons un premier tour de piste, histoire de nous mettre dans l'ambiance.

Zwi, qui prend grand soin de ne ressembler à personne d'autre, dégotte sans tarder une jolie petite toque en poils rabougris, en parfaite adéquation avec sa grande taille et son port altier. Un succès.

Alors que nous tournons autour de la porte de Paris, un bradeux s'avance vers Léo pour lui proposer un parapluie.

— Ça alors, mais c'est le même que le mien ! s'exclame-t-elle alors qu'elle sautille sur place, dans cette sorte de déhanchement latéral dont elle a le secret.

Notre pétulante amie prend le pébroc, le déplie et voit son nom écrit au feutre sur l'étiquette intérieure.

— Mais c'est le mien ! Eh, les gars : ce gus essaie de me fourguer mon parapluie ! continue-t-elle d'un ton plus offensif.

À cet instant, son regard croise celui de Bruno qui ne peut retenir un gloussement.

— Ah d'accord... Bien joué, bande de rigolos !

Elle sait qu'il serait vain de nous questionner : nous ne lui dirons jamais que, pendant que Jean-Marc détournait son attention, j'ai subrepticement piqué son

pépin et l'ai jeté par la fenêtre de la chambre de Bubune. Le pébroc a été réceptionné par Schmoll au bas de l'immeuble, puis confié au bradeux. Quand nous sommes arrivés près de ce dernier, il s'est avancé pour le proposer à Léo, que notre Alsacien de service a discrètement désignée du doigt.

— Il est trop tôt pour une moule-frites ? lance Zwi. J'ai comme une petite faim.

— Allez.

Inutile d'espérer trouver une place à "La Chicorée" ou "Aux Moules" : leurs files d'attente sont bien trop longues. Mieux vaut chercher un petit boui-boui et nous laisser, le cas échéant, guider par le "criquetis" des crécelles, que les restaurateurs font tourner pour se signaler aux chalands. Des coquilles vides, déversées sur les trottoirs et les chaussées, forment déjà des petits monticules, de dimensions modestes pour l'instant. Mais, en fin de braderie, avec les centaines de tonnes de moules consommées, ils seront impressionnants. Ceux de plus de deux mètres seront en compétition pour le titre du tas le plus haut. Pour peu que le soleil s'en mêle, les odeurs aussi culmineront...

Les moules – accompagnées de frites et de tartines beurrées comme il se doit – sont bientôt servies, et nous les mangeons avec appétit. Pendant que nous attendons que le Duke et Léo aient terminé, Schmoll se met un peu à l'écart pour griller une cigarette et Jean-Marc s'approche de lui.

— Tiens, Jean-Luc, file m'en une...

— Encore ? Mais, tu m'énerves à toujours m'en piquer, comme ça, achètes-en !

— Peux pas : j'essaie d'arrêter...

— Oui, eh bien stoppe complètement alors et cesse de me taxer les miennes !

Mais comme chaque fois, il lui tend le paquet pour qu'il se serve.

Provisoirement repus, nous rejoignons le boulevard où, ici et là, des musicos diversement talentueux improvisent des concerts, pendant que, tout autour, ça brade, ça discute, ça se bouscule autour d'objets aussi divers qu'incongrus, qui sont autant de prétextes à s'étonner, s'émouvoir ou s'amuser.

C'est le moment que choisit le Z pour commencer son cinéma. En proie à une fureur simulée, il apostrophe un quelconque clampin, prétendument mal intentionné, qui l'aurait, argue-t-il, traité de "grand". Il ne supporte pas ça ! Tout au moins le hurle-t-il à la grande joie des gens attroupés. Nous feignons de le calmer et le tirons par le grand collier de charleston dont il s'est affublé et la vareuse, plus ou moins africaine, qu'il porte désormais, tout en prévenant les